Les histoires de France (Roche)

HUMOUR NOIR

Danielle DARRIEUX, Henri VILBERT et Yvan DESNY tournent avec le metteur en scène **le plus difficile de Paris, Claude AUTANT-LARA,** les scènes **les plus difficiles pour des comédiens : des scènes d'église.**

Ces scènes sont, pourtant, on ne peut plus **en harmonie avec le titre du film : « LE BON DIEU SANS CONFESSION ».** Titre qui, **comme on sait,** est toujours annoncé **avant chaque scène par le clap-man** qui actionne devant la caméra **une claquette où est inscrit le numéro** du plan tourné.

Danielle DARRIEUX

Les titres sont **toujours raccourcis** et le clap-man n'en dit généralement **que les premiers mots.** C'est du moins ce que **le clap-man du « Bon Dieu sans confession » faisait,** jusqu'au jour où l'on tourna dans l'église. Ce jour-là, **il annonça, à la stupeur générale : « Sans confession — 58 — 1re »** Comme on lui demandait **ce que signifiait cette nouveauté,** il bougonna : **« Je ne peux quand même pas dire « Bon Dieu » dans une église ! »**

⁂

Encore plus éprouvant fut l'enterrement fictif d'Henri VILBERT. Pour raisons de pittoresque (et de vérité historique, car le scénario se passe en 1935) **Claude AUTANT-LARA** a voulu un **corbillard hippomobile.** Or depuis plusieurs années déjà, la **préfecture a interdit ce solennel véhicule** dans les rues de Paris. **Les morts** allant vers leur dernière demeure **causaient,** à ce qu'il paraît, **des embouteillages. Ils n'ont plus droit qu'aux fourgons automobiles.** La Préfecture **accorda enfin** (in extremis) **son** cortège à **Autant-Lara, à** condition **que l'enterrement fût tourné le dimanche** — et que les passants ne fussent **pas** laissés dans **l'ignorance de l'aspect cinématographique** de l'affaire.

Seules, les **pompes funèbres furent réellement compréhensives.** La société qui organisa pour **AUTANT-LARA** un cortège de deuxième classe complet **lui a fait une réduction** sur les **prix** habituels, **vu l'absence de défunt !**

⁂

Claude AUTANT-LARA

« LE BON DIEU SANS CONFESSION » a cependant failli faire une victime. La scène précédant l'enterrement de Vilbert a été tournée **dans un véritable immeuble de Passy,** choisi pour son **ascenseur hydraulique** (de ceux dont Cocteau dit : « **C'est un ascenseur qui date d'avant les ascenseurs).** M. Dupont, héros du film, mort (en beauté) chez sa maîtresse, **Danielle DARRIEUX,** devait être transporté chez lui, **pour éviter le scandale. VILBERT** fut donc prié de **s'affaler, l'œil fixe** et les bras ballants, **avec une belle expression cadavérique,** sur la banquette de l'ascenseur.

Pour que le tournage fût facilité, on accrocha sur la porte de l'ascenseur : **« Arrêt momentané. »** Mais une dame âgée s'approchant de la cage, **AUTANT-LARA, plein d'égards,** cria à ses assistants : **« Sortez le cadavre pour que Madame puisse monter. »** Il n'avait pas terminé sa phrase que **la locataire s'écroulait, terrassée par l'émotion.**

GELIN-FREGOLI

Daniel GELIN, qui, dans « L'ESCLAVE », incarne un musicien drogué, vient de jouer à cinq ou six reprises successives un interminable morceau de musique sur un piano muet, et sous le contrôle d'un Prix de Rome qui, sévèrement, comptait les mesures du concerto mythique.

— On aurait dû, a soupiré Gelin, engager un Prix de Rome de comptabilité !

DEMI-LUNE DE MIEL

Depuis que **GRECO** (qui joue dans **« QUAND TU LIRAS CETTE LETTRE »** le rôle d'une ex-sœur de charité) **regarde d'un œil orgueilleusement possesseur** son partenaire **Philippe LEMAIRE, on ne l'appelle plus que « l'amante religieuse ».**

GRECO et Philippe LEMAIRE

⁂

On a dit que **Gréco** et **Philippe allaient se marier :**

— *Oh! oh!* a crié Juliette, *je ne suis pas une femme qui se remarie...*

— *Quant à moi,* dit Philippe, *je ne peux pas être un homme qui se remarie.*

— *Pourquoi!* lui demande-t-on.

— *Vous le sauriez si vous étiez à ma place quand je paie ma pension alimentaire !*

LA FAÇON DE DONNER...

Anatole LITWAK, réalisateur de **« QUELQUE PART EN EUROPE »,** a reconstitué **la libération de Paris sur son plateau.**

Pour **Kirk DOUGLAS,** vedette du film, la scène a nécessité **un maquillage spécial. Le maquilleur** lui a soigneusement couvert **la figure d'empreintes** (en cœur) **de rouge à lèvres.** Les Parisiennes enthousiastes qui figuraient **ont été priées de ne pas abîmer** le chef-d'œuvre en embrassant Kirk de trop près.

ILS CHERCHENT

Claudette COLBERT : TROIS CENTIMETRES DE CHEVEUX. Son coiffeur, Alex Tonio, **a transformé sa nuque bouclée en un petit gazon tondu.** Claudette ne lui en a pas voulu longtemps, car cliente et coiffeur étaient plongés dans les **mêmes transes artistiques.** Alex coiffe en récitant des vers...

Claudette COLBERT

LE CLUB DES LIONS : DES PANTHERES. Ce club qui ne groupe, en un déjeuner hebdomadaire, **que des hommes** (à l'exclusion de toute épouse, au point que les épouses de « lions » rouennais ont décidé de fonder le club des tigresses), a **décidé de donner,** le **24 avril, sa fête annuelle,** au profit de **la colonie de vacances des enfants aveugles.** Quelle idée a germé dans la cervelle de **ces lions misogynes ?**

Le juge OLMI : LE MAUVAIS TEMPS. Il a écrit sous le pseudonyme d'**André LORMAN** un scénario : **« MONSIEUR LE PROCUREUR »,** qui se déroule en hiver. **Pierre LOUIS,** affolé par le printemps hâtif, **arrache les bourgeons des arbres** dans ses vues d'extérieurs et **prie afin que l'O.N.M. annonce la pluie...**

FRANÇOISE GIROUD : L'AMITIÉ A FAIT DE JEAN MARAIS LE COCHER DU FIACRE DE ROLAND PETIT

LOCATION ? Bonne ? Recette ? Très bonne. Critique ? Excellente. Ouf ! Depuis que Roland Petit et sa compagnie ont ouvert à l'Empire leur nouvelle saison de ballets, le bulletin quotidien de santé est entièrement satisfaisant. Si satisfaisant que déjà Roland Petit souffre l'angoisse éternelle des inquiets.

Quand tout va mal, il est anxieux pour le présent. Quand tout va bien, il est anxieux pour l'avenir. Réunira-t-il de nouveau des conditions aussi favorables, des ballets aussi réussis, des collaborateurs aussi brillants et enthousiastes, une troupe aussi homogène ?

Il est le seul à en douter, mais s'il n'en doutait pas il serait condamné, exclu du cercle de lumière et de douleur où se débattent ceux qui ont à créer.

Dans le monde de la danse, Roland Petit occupe une place à peu près unique. A 29 ans, ce jeune homme noir et flamboyant, aux nerfs fragiles, est à la fois le danseur étoile, le chorégraphe, le metteur en scène, le directeur, la tête, les jambes et le cœur d'une compagnie qui triomphe sur toutes les scènes du monde avec des spectacles que l'on nomme « ballets » par habitude.

On sait le climat de ferveur quasi mystique dans lequel les passionnés célèbrent le culte de la danse. Ce moyen d'expression — le plus ancien du monde — est peut-être celui qui exige l'union de la technique la plus rigoureuse avec les dons les plus rares. Mais aucun ne peut procurer un sentiment plus intense de perfection, même aux spectateurs les moins initiés.

Les grandes ballerines étant rarissimes, une large part du public français s'est pendant longtemps désintéressée d'évolutions harmonieuses et souvent remarquables pour les spécialistes, mais monotones pour les autres.

Et puis un jeune homme a surgi, un jeune loup maigre et impétueux. Il avait 20 ans. Il sortait de la meilleure école du monde, l'Opéra, où depuis l'enfance son corps avait été broyé, rompu, maîtrisé. Mais incapable de supporter le tiraillement d'une laisse, le jeune loup avait déserté la niche et sa pâtée de promotions, d'honneurs officiels et de palmes académiques.

Naissance d'un créateur

Lorsque pendant la guerre il monta le premier spectacle qu'il avait entièrement conçu au théâtre des Champs-Elysées, on sentit bien dans la salle qu'un créateur était né. Il y avait de tout sur la scène. De bons danseurs et de moins bons, de fulgurantes trouvailles et des maladresses, mais dans tout cela un souffle passait, jeune, dru, chaleureux. Et entre les « balletomanes » qui faisaient la grimace, des spectateurs applaudissaient tout surpris de constater qu'ils ne s'ennuyaient pas aux ballets.

Pour que Roland Petit et sa troupe paraissent en ce théâtre, il avait fallu que l'on boive beaucoup de limonade à Villemomble et que l'on mange beaucoup de côtelettes aux Halles, car toutes les sommes investies dans les décors, les costumes, la location de la salle, provenaient d'une seule bourse : celle du père de Roland, le père Petit, cafetier, cuisinier et mécène.

M. Petit avait tenu longtemps une brasserie à Villemomble, aux environs de Paris. Pour attirer les clients, le soir, un orchestre se produisait. Et devant l'orchestre un petit garçon en tablier d'écolier se glissait et dansait. Les clients, amusés, criaient :

— Vas-y, Roland...

Et Roland y allait.

Il harcelait son père, lui disant :

— Si tu ne me fais pas apprendre la danse pendant que je suis petit, je l'apprendrai quand je serai grand et comme ce sera trop tard, je serai toujours un mauvais danseur.

Si bien que le père finit par céder, mais à une condition : l'Opéra, et que Roland soit premier de sa classe. Sinon, fini la danse. Et à la brasserie pour la vie !

Pourquoi ce fils de solide Beauceron avait-il l'obsession de la danse ?... Peut-être la doit-il à d'arrière-grands-parents maternels italiens et équilibristes.

L'étrange est que M. Petit finit aussi par y prendre goût. Mieux, par se passionner.

Il y a encore trois ans, il tenait un petit restaurant du côté des Halles, un restaurant avec zinc et tables de marbre où il faisait lui-même sauter le bifteck. Le soir, en habit, il recevait avec la même dignité et la même aisance les félicitations des duchesses dans les coulisses.

Parfois Roland arrivait au bistrot avec sa troupe. La veille ils avaient dîné à la Tour d'Argent ou chez Maxim, mais ce jour-là il fallait non seulement les nourrir mais payer les taxis dans lesquels ils débarquaient et qu'ils n'avaient pas de quoi régler. Roland se glissait à la cuisine et faisait sauter les crêpes pour tout le monde.

Maintenant, le bon bistrot du père Petit est vendu et Roland n'ose plus passer devant, tant il en a de peine.

Le long du chemin bref et brillant qui a fait du jeune danseur l'une des coqueluches de Paris, il s'est conduit avec une gentillesse et une simplicité rares. Qu'il ne cherche nullement à dissimuler ses origines, soit. Ce n'est plus la mode. Mais qu'il ne s'en vante pas davantage, c'est bon signe. Instruction ? Certificat d'études. Il n'en fait pas non plus une histoire pour augmenter ses mérites présents. En vérité, de tout cela, il s'en fout, ce sombre lutin. Ce n'est pas son reflet dans les yeux des autres qui l'intéresse. C'est ce tohu-bohu intérieur qu'il a besoin d'exprimer, c'est cette flamme qu'il a besoin de communiquer, avec l'illusion qu'il cessera ainsi d'être solitaire.

Roland PETIT

Après sa première série de ballets, le succès lui aiguisa les dents et faillit le perdre. Il voulut faire plus grand, plus vaste, il voulait plus de danseurs, plus de décors et plus de costumes. Son père, qui avait à peu près récupéré les fonds engagés dans l'aventure, était prêt à les lui donner pour recommencer. Mais il ne pouvait pas donner davantage. Roland cherchait de l'argent. Le directeur du théâtre lui en proposa... et tout cela se termina assez mal.

Le loup remis en laisse, surveillé, tenu d'obéir, devint si malheureux qu'il eut envie de s'enfuir. Soumis, il ne vaut plus rien. Il se révolta. La troupe se disloqua, le directeur fit un procès et Roland Petit se retrouva, sans un sou en poche, sans théâtre, sans commanditaire, mais avec une proposition d'engagement au Covent Garden de Londres.

Proposition flatteuse et qu'aurait saisi n'importe quel danseur... Mais il espérait encore, il voyait tous ceux qui, dans l'enthousiasme d'un soir de première triomphale, lui avaient dit :

— Et si un jour vous avez besoin d'argent, je suis là...

Où étaient-ils ? En tout cas, ils n'étaient plus là. L'option qu'il avait prise sur le théâtre Marigny touchait à sa fin. Il devait rendre réponse au Covent Garden. Sa place dans l'avion de Londres était retenue lorsqu'il dîna avec le prince Ruspoli qu'il avait connu à Venise lors d'une série de représentations.

— Combien de millions vous faut-il ? demanda le prince. Je vous les donne.

O miracle de la danse qui fait valser jusqu'aux pièces d'or...

Ensuite ce fut un peu plus compliqué que ça. Roland avait loué le théâtre Marigny et reconstitué une compagnie. Il travaillait et répétait nuit et jour, passant de l'enthousiasme au désespoir, tandis que le prince généreux mais négligent oubliait une échéance, renvoyait une facture. Alors sa jeune femme disait à Roland :

— Tenez, prenez cette bague... prenez ce collier, vendez-les...

Il refusait. Enfin ce fut la première représentation des Ballets de Paris, ce fut l'étonnante « Carmen » qu'il emmena jusqu'à New-York, ce fut l'engagement pour Hollywood où la R.K.O. voulait faire un film de ce ballet qui ne ressemblait à aucun autre.

L'aventure hollywoodienne de Roland Petit tient à la fois du drame et du burlesque. Il partit avec sa compagnie. Tout le monde fut royalement reçu, installé, payé et libre de somnoler au soleil de la Californie pendant que des hommes d'affaires discutaient pour savoir si oui ou non la R.K.O. possédait les droits d'adaptation cinématographiques de « Carmen », ou s'ils appartenaient à une firme italienne.

Les semaines passaient. Roland tournait comme un lion dans sa cage d'or, dépérissant loin du pavé parisien, se sentant stérile, vidé, épuisé par l'oisiveté. Il est de ceux que le repos détraque parce qu'il laisse soudain trop de place à l'angoisse que seul le travail intense apaise. En outre, il souffrait de la cheville depuis qu'au cours d'une tournée en Allemagne le bouquet lancé par une admiratrice enthousiaste l'avait fait trébucher en scène. On avait cru à une entorse dont il se croyait guéri. Et puis le mal reprit... Bientôt, pendant l'implacable entraînement quotidien, il fut incapable de plier la cheville. Les médecins, toujours réticents quand il s'agit d'une cheville de danseur, répugnaient à l'opérer. Enfin il fallut s'y résoudre. Cinq mois s'étaient écoulés. La situation de Carmen semblait désespérée. Une fois encore la troupe se disloqua, tandis que Roland Petit, couché sur un lit de clinique, se demandait s'il pourrait encore danser.

Sa partenaire, Zizi Jeanmaire, connaissait des ennuis analogues avec une jambe abîmée.

L'un et l'autre furent bien réparés. Samuel Goldwyn demanda au Français de régler les ballets du film sur Andersen dont la ballerine anglaise Moïra Shearer devait être la vedette. Du travail, enfin ! Il s'y jeta avec ardeur, rua un peu dans les brancards américains, obtint presque tout ce qu'il demandait. Quelques jours avant le début des prises de vues Moïra Shearer sut qu'elle attendait un enfant et qu'elle devait rendre son rôle. C'est Zizi Jeanmaire qui l'obtint : l'équipe de « Carmen » était reconstituée.

Elle est aujourd'hui brisée et tous les spectateurs le regretteront. Pourquoi ? Il vaut mieux ne pas effleurer, même d'un doigt léger, des blessures dont on peut dire qu'elles paraissent profondes et compliquées.

Roland Petit mène, maintenant, une troupe de 22 danseurs et danseuses. La belle Colette Marchand, la tendre Violette Verdy... Et ils ont ensemble un beau succès.

Les danseurs sont les gens les plus désintéressés du monde et les plus contraints à se débattre avec les ennuyeuses questions d'argent. Un spectacle qui marche, c'est la respiration libre pour un temps ; et pour qu'il marche, pour que Roland puisse continuer et les conduire vers d'autres soirées d'épuisante joie, ils sont prêts à travailler jusqu'à leur dernier souffle.

La dévotion a gagné jusqu'aux compositeurs, aux décorateurs, aux librettistes qui passent tous les soirs et se promènent dans les coulisses pour voir « comment ça marche... ».

Dans son dernier ballet, il y a un fiacre qui traverse la scène conduit par un cocher. Tous les soirs, des messieurs célèbres se battent pour faire le cocher. L'autre jour, sous la houppelande de cet anonyme figurant, il y avait Jean Marais.

L'encens de ces chapelles...

Roland Petit appartient à cette race des êtres-étincelles. Là où il jaillit, le feu prend. Un feu dévorant et sans cesse renouvelé.

Dans toutes les cellules créatrices on retrouve le même climat, les mêmes éléments : l'animateur, généralement difficile, capricieux, abritant quelque névrose qui le ronge et en fait en même temps l'homme d'exception ; autour de lui le petit groupe de ceux qui savent le prendre et le comprendre, mettre du baume sur les plaies et de l'ordre dans les comptes ; et puis, ceux que l'animateur-dynamo entraîne et dont il tire le meilleur.

Les témoins sont parfois tentés d'ironiser, à cause de l'inévitable atmosphère d'encens qui règne dans ces chapelles, mais je crois qu'ils ont tort. Sous l'encens, il y a une autre odeur : celle de l'effort, de ce prodigieux effort collectif qui fait aussi bien un ballet qu'un barrage.

Dans quelques semaines, les Ballets de Paris iront se promener à travers le monde. Si les décors ne sont pas trop grands pour la scène du Saint-James à Londres, Roland Petit et sa compagnie y danseront pendant la semaine du couronnement.

Ces tournées sont indispensables pour amortir les dépenses somptuaires qu'entraînent la longue mise au point, les décors et les costumes d'un grand spectacle. Mais à cette vie de nomade on se consume.

Roland Petit rêve d'un « point fixe » à la campagne. Il n'a même pas d'appartement, il ne possède rien que son talent. Son père, retiré des affaires, a acheté un grand terrain dans la Beauce et a entrepris d'y faire construire « une maison pour Roland ». Mais le père et le fils n'ont peut-être plus tout à fait les mêmes goûts... M. Petit aime le solide. Il a fait raser les vieilles fermes croulantes sur son terrain. Une grande bâtisse s'est élevée, bien moderne. Le terrain était humide, la bâtisse s'est enfoncée, il a fallu tout recommencer, et il n'y a pas encore de toit... et il n'y a plus tellement d'argent.

Tout cela, Roland Petit le raconte avec un mélange de tendresse, pour ce père différent de lui mais dont l'aide fut d'autant plus méritoire, et d'humour parce que l'histoire l'amuse...

On parierait bien que dans son prochain spectacle quelques danseurs-maçons mimeront les aventures d'un propriétaire. Un jour, il en parlera à Jean Anouilh, ou à Jean-Pierre Grédy... Des idées fuseront... Un compositeur s'en inspirera... Un décorateur s'enthousiasmera... Roland tourbillonnera, refusera des maquettes, exigera des miracles, bousculera ses danseurs, sautera vingt fois du désespoir à l'allégresse, réussira ou se trompera. Mais dans les affres de l'enfantement un nouveau ballet sera né que le jeune homme déchiré aura habillé de quelques lambeaux de son cœur.

Jacqueline avant le crime (parfait)...

...et après.

Jacqueline Porel : couper mes cheveux est un Crime parfait

« LE vrai « crime parfait », c'est le sacrifice de mes cheveux. » Telle est l'opinion de Jacqueline Porel sur la nouvelle pièce qu'elle va créer aux Ambassadeurs et qui s'appelle « Crime parfait ».

Depuis dix-sept ans, Jacqueline Porel était fière de sa magnifique chevelure blonde qui lui tombait jusqu'aux épaules. Pour « Crime parfait », elle fut obligée de la couper car elle incarnait le rôle d'une jeune bourgeoise anglaise.

— Je me suis sentie toute nue pendant huit jours, avoue-t-elle. Mais il fallait que je fasse sérieuse.

C'est, en effet, le premier rôle dramatique de Jacqueline Porel. Jusqu'à présent, dans « Les J3 » et « Beaufils et fils », elle n'avait jamais tué personne. Dans « Crime parfait », elle se débarrasse, en toute légitime défense, de son assassin (Jean Martinelli) qui avait été chargé de l'exécuter sur l'ordre de son mari (Bernard Blier).

« Crime parfait » est l'œuvre d'un jeune auteur américain, Frederic Knott. Pour la première fois dans les annales du théâtre américain, la pièce est jouée simultanément à New-York et à Chicago. Henri Bernstein et Roger Féral (l'adaptateur) ont décidé de faire partager au public français ce succès anglo-saxon.

« C'est une œuvre passionnante, affirme Jacqueline Porel. Dès que j'ai eu le texte, je le lus en trois heures. Mon mari me l'emprunta à 3 heures du matin. « Pour m'endormir », me dit-il. A 6 heures, il le lisait encore. »

Jules Romains président de la ligue des Hommes de bonne volonté

JULES ROMAINS, qui préside déjà de nombreuses organisations s'est vu, au cours d'un dîner new-yorkais, conférer une nouvelle et malencontreuse dignité. L'opulente épouse d'un riche banquier le harcelait de questions et de prévenances :

— Vous êtes historien, n'est-ce pas, M. Romains ?

— Oui madame, répondit-il pour ne pas la contrarier.

La dame alors voulut montrer qu'elle n'était pas ignorante et risqua :

— Les hommes de bonne volonté, c'est une bien belle œuvre.

— Vous êtes fort aimable, madame.

— Et vous avez beaucoup d'adhésions ?

Car « Les Hommes de bonne volonté », œuvre maîtresse de l'écrivain, évoquaient pour elle une organisation analogue à celle de la « Christian Science » ou « La ligue des mères américaines ».

SPECTACLES DE PARIS SPECTACLES DE PARIS

J'ai compris !

AUX FOLIES-BERGERE ON EST TOUJOURS CERTAIN DE PASSER UNE BONNE SOIREE

Cabarets Dancings

agnès capri 5 Rue Molière RIC 55-30 Injustine ou les malheurs de l'innocence A 22 H. PRECISES

AMIRAL 4, r. A.-Houssaye. BAL. 56-66 Roger Pierre, J.-M. Thibault et J. Richard. (Fermé le mardi)

Chez Gilles 5 av. de l'Opéra OPE 53-39 Dîner Spectacle à 21 h. NOUVEAU PROGRAMME

NOUV. CLUB St-Germain, 13, r. St-Benoit. Ruben Calzado

P. DAC L. CAMPION, F. CHEVAIS au TABOU, 33, r. Dauphine

Restaurants

AUBERGE D'ARMAILLE Déj. Din. mus. 6, r. d'Armaillé. Eto. 52-49

bazille DINERS . AMBIANCE 88, Boul. de Courcelles. Wag. 55-92

CAF' CONC' GRAFF Pl. Blanche. De 20 h. à 2 h. du matin Dîner Spect. Plat du j. Cons.: 300 fr. M. Michel, G. Sétv. L. Dolène, Raoul.

LIDO ELY 11-61 Le meilleur spectacle de Paris avec sa piste de vraie glace ! 21 h. DINER DANSANT

OREE DU BOIS Porte Maillot MAI. : 78-04 T. l. j. Din. dans. Spect. 10 attract.

Ginette Leclerc, Suzy Carrier, Irène Strozzi, André Le Gall, Pomme, Rognoni, Camille Rimbo, Jacques Verrières et Christiane Delyne composent l'interprétation au théâtre de l'Etoile de « Gueule d'Ange », l'extraordinaire comédie musicale de Roger Normand et Charles Dumont.

Fernand Gravey et Pierre Larquey dans une scène du grand film français « Mon Mari est merveilleux » qui sortira prochainement au Balzac, au Helder, au Vivienne et à la Scala.

ÇA ! C'EST UNE SOIREE !

Il faut avoir vu « La Pucelle d'Auteuil », au PALAIS-ROYAL, avec Palau, Nita Raya, Mary Marquet, J. Erwin, Colette Ripert et l'extraordinaire Jean-Jacques. — Matinées dimanche et lundi à 15 heures.

L'Opéra de Stuttgart, dont on n'a pas oublié le succès retentissant l'année dernière, donnera, du 13 au 19 avril, au Théâtre des Champs-Elysées, une nouvelle série de représentations avec « Les Maîtres chanteurs » (les 13 et 15 avril) et « Les Noces de Figaro (les 17, 18 et 19 avril).

LE CHEF-D'ŒUVRE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE Cecil B. DeMille

SOUS LE PLUS GRAND CHAPITEAU DU MONDE

couleur de Technicolor

REX V.F. AVEC LE GRAND ECRAN

Paramount V.F.

NORMANDIE V.O.

PALAIS ROCHECHOUART V.F.

SELECT-PATHE V.F.

C'est un Film Paramount

L'étourdissante Martine Carol est la grande vedette du « Caprice de Caroline chérie » qui passe actuellement au Colisée, au Berlitz et au Gaumont-Palace.